



**HAL**  
open science

## Tordre l'attention. Ajustements perceptifs en situation

Anthony Pecqueux

► **To cite this version:**

Anthony Pecqueux. Tordre l'attention. Ajustements perceptifs en situation. Yves Citton. L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme?, La Découverte, pp.219-228, 2014, Sciences humaines. hal-00995914

**HAL Id: hal-00995914**

**<https://hal.science/hal-00995914v1>**

Submitted on 25 May 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Tordre l'attention. Ajustements perceptifs en situation

**Anthony Pecqueux**

Manuscrit auteur ; pour le texte et la pagination exactes, se référer à : Anthony Pecqueux, 2014, « Tordre l'attention. Ajustements perceptifs en situation », *in* Yves Citton (dir.), *L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?*, Paris, La découverte, p. 219-228.

Cette contribution s'attache à suggérer quelques liens, pour une description soucieuse d'entrer dans la finesse de nos ajustements perceptifs en situation, entre d'une part ce qu'une science sociale des pratiques culturelles thématise comme l'« adhésion à éclipses » (R. Hoggart, J.-C. Passeron, P. Veyne), et d'autre part les flottaisons de l'attention urbaine (E. Goffman, I. Joseph, G. Simmel), voire également, la « force des liens faibles » que M. Granovetter [Granovetter, 1973] met en évidence pour l'analyse des réseaux sociaux — ce qui concerne très directement les questions de l'économie de l'attention.

Pour autant, la perspective engagée se situe du côté d'une écologie de l'attention et de la façon dont une certaine tradition microsociologique (essentiellement chicogoane) en a fait une thématique prépondérante pour comprendre les mécanismes sociaux. Après avoir dans un premier temps présenté certaines problématisations des modes de présence aux œuvres culturelles, et dans un deuxième temps les modes d'attention des citoyens contemporains tels que les prend en charge l'École de Chicago de sociologie, je proposerai pour finir de rendre compte de quelques ajustements perceptifs en situation à travers la catégorie descriptive de « torsion sensorielle ».

## **Modes de présence aux œuvres culturelles**

En tissant ce lien entre modes de présence aux œuvres culturelles et modes d'attention en milieu urbain, je m'appuie implicitement sur mon propre parcours de recherche, dans la mesure où la question de l'attention est apparue lors de mon enquête doctorale sur la relation entre rappeurs et auditeurs — avant d'être au centre « naturel » de recherches ultérieures sur les pratiques d'écoute musicale mobile en ville (via des oreillettes). Afin de questionner la portée morale, voire politique du rap français, a été proposée une ethnographie aussi bien des concerts de rap [Pecqueux, 2003], que — plus centralement — de la relation discographique « Je/Tu » que les rappeurs initient dans leurs chansons en direction de leurs auditeurs [Pecqueux, 2007a].

De manière générale, le souci pour l'attention et pour la prise en charge tant théorique que méthodologique des modalités de sa description concrète (notamment pour la diversité de ses manifestations concrètes) est née de l'insatisfaction vis-à-vis des modèles d'écoute disponibles, qui hiérarchisent systématiquement « ouïr », « entendre » et « écouter » — pour faire de cette dernière opération, quasi

contemplative, la seule véritable écoute. Afin de tester « autre chose », le parti a été pris de se tenir à distance de ces hiérarchies *a priori*. En d'autres termes, de ne pas placer la musique au centre de l'attention supposée des agents, mais de les suivre eux, selon les modes d'attention qu'ils manifestent dans le cours même de leurs activités — qu'il s'agisse d'activités d'écoute musicale ou d'activités au cours desquelles ils peuvent être aussi amenés à écouter de la musique (délibérément ou par accident, par exposition à de la musique). Ce déplacement du foyer d'attention du chercheur l'amène à devoir négocier avec ce que les agents font et manifestent aux autres pour penser le rapport ordinaire à la musique, et plus largement à l'attention (auditive en particulier, mais pas seulement). C'est à partir de ce principe général qu'a été proposé un modèle de description des modes de présence aux œuvres [Pecqueux, 2007b], inspiré notamment de la philosophie de l'attention élaborée par Michael Polanyi [Polanyi, 1974]. Cette dernière, en laissant toute leur place, dans la description d'une activité, à la fois à la conscience focale et à la conscience subsidiaire ou périphérique, permet de rendre justice à la pluralité des modes d'attention.

Cette perspective est également ancrée dans une certaine tradition de science sociale de la culture, pour laquelle le spectateur d'une œuvre d'art n'est ni passif ni un « idiot culturel » [Garfinkel, 2007, p. 137]. Selon Richard Hoggart [Hoggart, 1970 ; Passeron, 1970], même les membres des cultures populaires sont capables de recul vis-à-vis de contenus culturels. Cette (désormais) banalité toujours bonne à rappeler s'accompagne d'une proposition de première importance, à savoir leur capacité ordinaire à manifester une adhésion ni totale ni inconditionnelle, mais « à éclipses » (également qualifiée d'« attention oblique »). Cette proposition est à mettre en regard avec celles de Paul Veyne concernant les régimes de croyance, notamment l'article séminal [Veyne, 1988] où il en appelait à pratiquer une sociologie de « la médiocrité de l'art », afin précisément d'attirer notre attention sur toutes ces situations où, placés devant une œuvre d'art, nous nous ennuyons, lui sommes indifférents, pensons à tout sauf à elle, etc<sup>1</sup>.

### **Attentions en milieu urbain**

L'idée qui est l'objet principal de cette contribution est qu'une telle perspective gagne à être croisée avec une sociologie urbaine pour laquelle les engagements faibles (depuis G. Simmel et R.E. Park, jusqu'à I. Joseph ou J.-S. Bordreuil, en passant par E. Goffman, etc.) sont une composante positive. On est alors loin des « effets d'envoûtement présentiel » dont parle Yves Citton [Citton, 2014] pour des interactions focalisées, c'est-à-dire « l'entre-fécondation d'attentions croisées communiant dans

---

<sup>1</sup> Ailleurs, cette anecdote éclairante : « Je me souviens aussi d'une émotion d'adolescence, que je n'ai jamais pu tirer au clair non plus. J'avais dix-neuf ans et, pour la première fois de ma vie, j'allais écouter un concert salle Gaveau. Là, j'éprouvais un profond étonnement à voir d'un côté, l'énorme organisation objective que sont l'institution culturelle et économique des concerts, l'orchestre, la musique savante jouée dans cet endroit, l'ensemble des habitudes du public qui venait à une certaine heure, s'asseyait, restait, écoutait selon tout un cérémonial et, de l'autre, dans le cœur et l'esprit même des auditeurs, le plaisir modéré que donne l'audition d'une œuvre d'art, interrompue peut-être par des moments d'ennui, rarement par quelques moments d'enthousiasme ou de rêverie. Mais enfin, rien que de très faible. » [Veyne, 1995, p. 182]

une relation de présence immédiate de corps à corps ». Il est plutôt question d'interactions non-focalisées, tels deux passants qui se croisent dans une rue et doivent au moins négocier leur évitement réciproque sur le trottoir ; bref d'interactions élémentaires en milieu urbain au cours desquelles il n'y a rien à voir ensemble, si ce n'est la banalité d'une vie quotidienne où l'on ne fait que s'entrevoir. Ces interactions occasionnent donc un retrait vers le minimal, par exemple à travers « l'inattention civile » [Goffman, 2013, p. 73*sqq*] qui constitue quand même, déjà, une « micro-politique attentionnelle » [Citton, 2014].

Dans ce cadre, le geste inaugural et génial de Simmel entre deux siècles a consisté à analyser la récente « intensification de la stimulation nerveuse » [Simmel, 1979, p. 62] en termes de « réserve » [p. 67] et de liens faibles (« droit à la méfiance » et « mutuelle étrangeté » [p. 68] — ce qui renvoie aux analyses de l'économie de l'attention sur l'abondance de l'offre informationnelle et la rareté de l'attention). Simmel a ainsi donné à ces liens faibles, pour la première fois, une interprétation positive, à l'encontre des habituelles dénonciations de l'anonymat urbain. L'intérêt de cette famille de pensée est de nous amener à porter un autre regard sur l'attention : d'abord en direction des « attentions basses » [Hennion, 2012], pour seulement ensuite (par dérivation — plus exactement : par variation d'intensité) se porter en direction des focalisations.

Parmi les diverses formulations de cette problématique centrale de la sociologie urbaine issue de l'École de Chicago, tournons-nous vers celle proposée par Isaac Joseph, dans la mesure où elle synthétise de manière originale nombre des travaux précédents. Selon lui, ni totalement flâneur ni totalement somnambule, le citadin serait préférentiellement saisi par la métaphore du funambule, ce qui implique de sa part une attention constante pour découvrir les « normes d'équilibre en usage dans tel ou tel public » [Joseph, 1984, p. 130]. Cela fait fond sur le principe de la réciprocité des perspectives au sein de l'espace public urbain, qui désigne non seulement sa visibilité mais encore son observabilité. Il résulte de la métaphore du funambule deux principales conséquences pour la vie urbaine, à savoir d'une part que les citadins sont « disponibles par ailleurs, donc infiniment disponibles, à peine présents » [p. 136] ; d'autre part, que « toute perception est tension, face à face avec l'indéterminé » [p. 137]. C'est la façon pour Isaac Joseph de reformuler la tension goffmanienne concernant les « apparences normales » [Goffman, 1973, p. 227*sqq*], entre mobilisation (ou alerte) et tranquillité (ou confiance) — le passage de l'un à l'autre étant assuré par ce qu'il appelle la « vigilance dissociée ».

L'espace problématique cerné par de telles préoccupations a trait à la question cardinale avec laquelle les citadins ordinaires doivent frayer : « Que se passe-t-il ici ? » (*What is it that's going on here ?*) [Goffman, 1991, p. 16]. Elle amène notamment à quitter la métaphore théâtrale (à laquelle est souvent réduite l'œuvre goffmanienne) pour une théorie pragmatique des situations. Cela éloigne des discussions sur l'éventuelle sincérité ou cynisme des agents, au profit de la qualification des performances effectivement réalisées et le plus souvent « malheureuses » : un accident, une erreur, un malentendu, etc. Ce sont en effet

généralement les infélicités de la vie publique qui attirent l'attention — et qui nécessitent de se tenir mobilisé, en alerte. C'est pourquoi Goffman fait du « guide pour l'attention » (plus que pour l'action) l'équipement central du passant : « un guide qui lui indique ce qui est à voir dans une situation particulière et, par la suite, ce vis-à-vis de quoi il pourrait bien être avisé de prendre une position » [Goffman, 1973, p. 179<sup>2</sup>].

La centralité de la question « Que se passe-t-il ici ? » a été remarquablement analysée par Sandra Laugier dans une réflexion sur l'ordinaire émergent des œuvres de R.W. Emerson et H.D. Thoreau d'une part, et J.L. Austin et E. Goffman d'autre part [Laugier, 2008a]. Elle en fait une question liée à l'acuité perceptive ou à son absence, et ainsi présume que notre attention ne se focalise pas toujours sur ce qu'elle devrait (selon une norme ou des attentes sociales liées à la situation). Plus largement, cela renvoie à une pluralité ordinaire de foyers d'attention entre lesquels nous sommes amenés à choisir plus ou moins activement, au moins entre foyer d'attention principal et attention périphérique, qui confine parfois à une absence d'attention (ou rêverie).

Retenons-en que la question de l'attention n'est pas une question parmi d'autres au sein de l'espace public urbain ; on peut même dire qu'elle est première — au sens où le langage ordinaire pour J.L. Austin n'est pas le dernier mot, mais bien « le premier », [Austin, 1994, p. 148]. L'attention permet notamment de définir les situations, tandis que, *a contrario*, son absence ou son insuffisance conduit à toutes les anomalies qui méritent réparation : les « *going wrong* » de l'expérience [Laugier, 2008a, p. 189]. C'est aussi à partir d'elle que se mesure le caractère pathologique ou normal des interactions, voire de la situation. On comprend ainsi l'intuition goffmanienne, prolongée à nouveau par Isaac Joseph [Joseph, 2007, p. 202-203], selon laquelle l'aliénation a trait à, et se manifeste par, des incongruités de l'attention. Goffman cite par exemple le cas de cette patiente d'une institution psychiatrique qui joue au ping-pong tout en cherchant à suivre la partie de bridge de la table voisine [Goffman, 2013, p. 153]. Ainsi se trouve formulée une sorte de « loi de l'attention » qui est en même temps une loi des modes de présence aux situations de la vie publique : il est non seulement difficile, mais aussi socialement risqué, de maintenir simultanément deux objets de focalisation (d'où le partage entre conscience focale et périphérique).

### **La torsion sensorielle**

La question « Que se passe-t-il ici ? » se pose sans doute de manière accrue lorsque l'attention est focalisée sur une activité absorbante. À ce propos, E. Goffman nous rappelle que cette focalisation lors des mobilités routinières est une habitude qui date d'avant le téléphone portable ou l'iPod. Dans un chapitre consacré à la « distribution de l'engagement » [Goffman, 2013, p. 40*sqq*], il propose de distinguer entre engagement principal (ou dominant) et secondaire (ou subordonné). Il décrit ainsi les

---

<sup>2</sup> Cela renvoie encore à la moralité ordinaire de cette attention, que Goffman développe dans le même passage des *Relations en public* : « Les valeurs centrales ne démangent pas beaucoup, mais tout le monde se gratte », dans la mesure où « l'individu qui vaque ne fait pas que vaquer à ses affaires (...) il lui faut sans cesse exercer son jeu de jambe, ou plutôt son jeu de moi » (*ibid.*). Une telle conception, liant alerte et moralité ordinaire, pointe une vulnérabilité fondamentale de la vie sociale.

journaux et magazines comme une « source transportable d'engagement » [p. 46], notamment quand il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre, ou quand la situation implique un but principal sans engagement lié, comme attendre dans un transport en commun d'arriver à destination. Goffman cite alors en note une grève des journaux anglais en 1954 qui a conduit les hommes de classe moyenne à ne plus pouvoir se cacher dans le métro : « ils ont dû apparaître en train de ne rien faire, ce qui pour des Anglais de classe moyenne implique une légère désorientation dans la situation, une sorte d'exposition de soi et de "sur-présence" » [Goffman, 2013, p. 46, n.2].

C'est pour comprendre ce type de situations qu'il est utile de se tourner vers l'analyse de la structure d'enchaînement des activités identifiée par l'ethnométhodologue Emanuel A. Schegloff, à partir de ce qu'il appelle un *body torque* (1998), qui caractérise un moment où un individu est engagé dans plus d'une activité et le manifeste par une direction corporelle divergente entre l'orientation du cou et celle de la taille. Cette structure est marquée par une succession de trois positions : 1° une position de départ [*home position*] qui caractérise l'engagement initial dans une activité, typiquement une interaction verbale, pendant laquelle nous sommes généralement intégralement orientés en direction de notre colocuteur. 2° Un *body torque*, c'est-à-dire l'instabilité corporelle entre deux engagements, avec la taille maintenue selon la position initiale et le cou dirigé vers une *affordance* [Gibson, 1979]. 3° La troisième position dépend de l'engagement choisi : soit le retour à la position de départ, soit l'adoption d'une nouvelle position<sup>3</sup>.

Les cas envisagés par Schegloff pour illustrer le *body torque* sont des interactions verbales ; avec les lecteurs du métro anglais ou les auditeurs-baladeurs avec lesquels j'ai enquêté [Pecqueux, 2009], il est question d'activités solitaires menées en public et qui sollicitent l'attention sensorielle des agents. Cela signifie qu'avec des activités solitaires en public, la réorganisation des activités consécutive à une *affordance* particulière adopte une structure similaire au *body torque*, mais serait mieux décrite comme *torsion sensorielle*. 1° La position de départ est l'engagement dans l'activité. Avec l'écoute musicale mobile, cet engagement est présumé par les coprésents du fait du port des oreillettes, ou observable par la réalisation de gestes en phase avec la musique (hochements de tête ou de main), voire audible par un « reste musical » filtrant des oreillettes. 2° Un événement dans l'environnement sollicite l'attention et occasionne une instabilité dans les engagements sensoriels, entre l'écoute initiale de la musique et l'attention à l'événement. C'est la torsion sensorielle proprement dite, qui peut se traduire par des mouvements corporels : arrêt des gestes en phase avec le rythme de la musique, coup d'œil en direction de l'origine supposée de l'événement, retrait d'oreillette(s) pour entendre des sons (une annonce, des conversations, etc.). Ces mouvements corporels rendent la torsion descriptible par l'observateur. 3° Suivant le résultat de cette première orientation sensorielle en direction de l'événement dans l'environnement, l'individu engagé dans une activité solitaire en public soit s'y

---

<sup>3</sup> Goffman décrit la figure opposée du *body torque*, à savoir l'allure furtive de qui surveille sans vouloir le laisser transparaître, comme écouter une conversation à proximité en donnant l'air d'être affairé à autre chose, dans la mesure où tendre une oreille peut rester inaperçu [Goffman, 1973, p. 247-248].

replonge, soit la suspend au profit d'un nouvel engagement occasionné au moins en partie par l'événement : changer son trajet, se déplacer pour éviter un obstacle, entrer en conversation avec l'ami aperçu, etc.

Cette description rapide montre la centralité d'un événement qui rompt le cours normal des choses — amenant à se poser la question « Que se passe-t-il ici ? » — et qui met en alerte ou fait quitter la tranquillité, mettant à l'épreuve le funambule. À partir de là, pour une écologie de l'attention en milieu urbain, une catégorie descriptive plus générale peut être avancée, celle d'*affordances des événements* [Pecqueux, 2012a & 2012b<sup>4</sup>], tel un bruit de sirène — pour marquer un décalage par rapport aux affordances classiquement investiguées, qui sont le plus souvent fixes (comme quand je trouve dans l'environnement une boîte aux lettres alors que j'ai une lettre à poster). Le bruit d'une sirène fonctionne bien comme une affordance au sens de Gibson : il contient des informations (la survenue d'un événement alentour), en outre il invite à une action (par exemple : se ranger sur le côté). De plus, cela met à l'épreuve l'acuité perceptive en raison de l'effet Doppler : une sirène approchant est perçue comme (plutôt) aigüe, une sirène s'éloignant comme (plutôt) grave. Cet exemple montre encore en quoi la prise dans les événements urbains est intersensorielle en situation : l'audition d'un véhicule de secours approchant est le plus souvent suivie d'une exploration visuelle visant à confirmer sa localisation.

Faire de « Que se passe-t-il ici ? » la question cardinale est une manière de retrouver la perspective pragmatiste liant perception et action. Cela fait de l'attention à l'environnement un mode élémentaire de coordination sociale, dont la ville est le laboratoire par excellence — spécialement, la métropole d'après la révolution industrielle qui a tant frappé Baudelaire, Benjamin, Simmel ou Dewey... Il en ressort que chercher à saisir la finesse de nos ajustements perceptifs en situation est un moyen de mieux cerner la richesse de l'action en public et plus largement de la vie publique.

L'autre enseignement de ces perspectives est que si mes descriptions sont restées à un stade très neutre, il est possible de prolonger ce mode élémentaire de coordination sociale en une éthique de l'attention [Laugier, 2008b]. Se dégage alors l'idée que pour comprendre l'attention, il faut la saisir en son fonctionnement ordinaire et non à partir d'événements. L'attention aux événements (la focalisation sur des scènes dignes d'intérêt, remarquables, etc.) n'est alors qu'une variation d'intensité de la façon dont elle saisit l'ordinaire.

C'est là que la catégorie descriptive de torsion sensorielle permet de faire le lien avec les questions issues des modes de présence aux œuvres culturelles. Par exemple, certaines interventions artistiques dans l'espace public tendent à provoquer l'événement qui est source de torsions sensorielles, comme l'illustre le travail du poète Frédéric Danos (étudié ici même par Christophe Hanna) cherchant à échanger sur le marché un euro contre un euro et dix centimes. On peut encore citer les performances de Marianne Villière qui, telles les « expériences disruptives » de Garfinkel [Garfinkel, 2007, p. 97-147 ; Pecqueux, 2012c], interrogent frontalement nos routines. Peut-on ne

---

<sup>4</sup> À rapprocher également des « *perceiving events* » de A.N. Whitehead, que G.H. Mead place au cœur de sa description d'un « ensemble cosensitif » entre individus et environnement [Mead, 2006, p. 410sqq].

pas être saisi (ne pas réaliser une torsion sensorielle) en la voyant réaliser avec des complices une « file d'attente sans sens », face à un mur (Nancy 2010, Besançon 2011), ou quand elle diffuse des « rires de sitcom » dans le métro parisien (2011) ou dans une galerie d'art (2012<sup>5</sup>) ? On comprend alors qu'une écologie de l'attention implique son économie, et inversement : ce sont bien les deux faces d'une même pièce qu'il faut prendre résolument à bras-le-corps.

### Bibliographie

- AUSTIN J.L. (1994), *Écrits philosophiques*, Seuil, Paris.
- CITTON Y. (2014 – manuscrit soumis), *Pour une écologie de l'attention..*
- GARFINKEL H. (2007), *Recherches en ethnométhodologie*, PUF, Paris.
- GIBSON J.J. (1979), *The Ecological Approach to Visual Perception*, Houghton Mifflin Company, Boston.
- GOFFMAN E. (1973), *La Mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, Minuit, Paris.
- GOFFMAN E. (1991), *Les Cadres de l'expérience*, Minuit, Paris.
- GOFFMAN E. (2013), *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, Economica, Paris.
- GRANOVETTER M. S. (1973), « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, vol. 78, n° 6, p. 1360-1380.
- HENNION A. (2012), « La gare en action. Hautes turbulences et attentions basses », *Communications*, n° 90, p. 175-194.
- HOGGART R. (1970), *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Minuit, Paris.
- JOSEPH I. (1984), *Le Passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, Librairie des Méridiens, Paris.
- JOSEPH I. (2007), « Intermittence et réciprocité. La folie comme pathologie de l'interaction », *L'Athlète moral et l'enquêteur modeste*, Economica, Paris, p. 191-207.
- LAUGIER S. (2008a), « L'ordinaire transatlantique. De Concord à Chicago, en passant par Oxford », *L'Homme*, n° 187-188, p. 169-199.
- LAUGIER S. (2008b), « La volonté de voir. Éthique et perception morale du sens », *Protée*, vol. 36, n° 2, p. 89-100.
- MEAD G. H. (2006), *L'Esprit, le soi et la société*, PUF, Paris.
- PASSERON J.-C. (1970), « Présentation », HOGGART R., *La Culture du pauvre, op. cit.*, p. 7-25.
- PECQUEUX A. (2003), « Indifférence, attention, latéralité. Ethnographie d'un concert de rap », BARRIL C., CARREL M., GUERRERO J.-C., MARQUEZ A. (dir.), *Le Public en action. Usages et limites de la notion d'espace public en sciences sociales*, L'Harmattan, Paris, p. 319-337.
- PECQUEUX A. (2007a), *Voix du rap. Essai de sociologie de l'action musicale*, L'Harmattan, Paris.

---

<sup>5</sup> Voir son portfolio: <<http://faimdeloupecc.files.wordpress.com/2012/10/portfolio-2012.pdf>>.



PECQUEUX A. (2007b), « De l'épistémologie du travail scientifique à la sociologie des modes de présence aux œuvres. Quelques usages de Michael Polanyi », GAUDEZ F. (dir.), *Sociologie des arts, sociologie des sciences* (t. 2), L'Harmattan, Paris, p. 73-84.

PECQUEUX A. (2009), « Les ajustements auditifs des auditeurs-baladeurs. Instabilités sensorielles entre écoute de la musique et de l'espace sonore urbain », *Ethnographiques.org* n° 19 : <[www.ethnographiques.org/2009/Pecqueux](http://www.ethnographiques.org/2009/Pecqueux)>.

PECQUEUX A. (2012a), « Les affordances des événements », *Communications*, n° 90, p. 215-227.

PECQUEUX A. (2012b), « Pour une approche écologique des expériences urbaines », *Tracés*, n° 22, p. 27-41.

PECQUEUX A. (2012c), « Politiques des ambiances – Que faire du fond inextricablement politique des ambiances ? », THIBAUD J.-P., SIRET D. (dir.), *Ambiances in action / Ambiances en acte(s) – International Congress on Ambiances, Montreal 2012*, Montréal, Canada, p. 145-150.

POLANYI M. (1974), *Personal Knowledge. Towards a Post-critical Philosophy*, University of Chicago Press, Chicago (Ill.).

SCHEGLOFF E. A. (1998), « Body Torque », *Social Research*, vol. 65, n° 3, p. 535-596.

SIMMEL G. (1979), « Métropoles et mentalité », GRAFMEYER Y., JOSEPH I. (dir.), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier, Paris, p. 61-77.

VEYNE P. (1988), « Conduites sans croyance et œuvres d'art sans spectateurs », *Diogène*, n° 143, p. 3-22.

— (1995), *Le Quotidien et l'Intéressant. Entretiens avec Darbo-Peschanski C.*, Les Belles Lettres, Paris.

